

La BATTEUSE du SYNDICAT



Pour illustrer l'article, ci-dessus la locomobile et la batteuse de M. Fantin de St-Ours

1920 :

Rappelons que la grande majorité des familles de Mognard vivait alors de l'agriculture ; la production y étant vivrière ce qui veut dire qu'on tire du travail du sol les éléments de base de son manger, de son boire et de son chauffage... Mais cette production était aussi orientée et organisée pour la vente : l'argent rentrant essentiellement avec le lait porté à la Coopérative Fruitière et, pour plus de la moitié des familles, le tabac livré à la Manufacture d'Etat.

La fin de la guerre 1914-18, si meurtrière, n'était pas loin. On s'efforçait de revivre, on allait de l'avant, on était solidaire. L'entraide était quelque chose de naturel et de pratique courante. Le travail se déroulait au rythme des attelages.

Le Blé :

A cette époque, le blé avait une valeur particulière, pourtant il était rarement cultivé pour la vente. Les petites taches disséminées dans la campagne, vertes au printemps, blondissantes quand approchait l'été jusqu'aux blés d'or de juillet... Le blé, c'était pour les Mognardains le pain quotidien pour l'année, ce pain dont on faisait alors grosse consommation. Le respect du pain ! On avait gravé dans la tête cette page du livre de lecture de l'école communale : « Un jour j'ai jeté une croûte de pain, mon père est allé la ramasser ... »

La Moisson :

Un travail achevé, bien fait, a toujours été pour ceux qui l'ont réalisé une source de profonde satisfaction : c'était le cas les soirs d'été où se liaient les dernières javelles et s'enrangeaient les dernières gerbes.

La moisson se faisait à la main, les parcelles étant trop exigües pour un usage rentable de machines. Elle mobilisait hommes, femmes et enfants, à la sueur des fronts, aux courbatures des échine, au harcèlement des mouches, aux piqûres des taons et des chardons (cela avant que la chimie ne vienne perturber l'ordre éternel des champs) ! Les outils mécanisés et des techniques nouvelles ont peu à peu diminué la pénibilité du travail, mais c'est l'arrivée de la moissonneuse-batteuse à la fin des années cinquante qui apportera un véritable soulagement.

La batteuse :

Nommons la 'à l'ancienne', puisque c'est sous cette appellation qu'on peut encore la voir aujourd'hui dans certaines fêtes rurales.

Elle est arrivée dans notre région, il y a un petit siècle, son succès a envoyé au rancart le fléau (en patois écocheu) venu de nos lointains ancêtres, les mécaniques pourtant si ingénieusement bricolées et ces engins que la langue française désigne sous le nom de tarares et que nous appelions, nous autres, grands-vans.

L'introduction de ces grosses machines a formé un corps professionnel nouveau : celui des entrepreneurs de battage, des hommes du cru, qui à la première génération tout au moins, ont été des sortes de pionniers. Chacun d'entre eux s'est fait une clientèle au service de laquelle, chaque été, allait se dérouler la campagne. Les machines se déplaçaient de ferme en ferme, tractées au début par des attelages puis par le tracteur. S'est ainsi mis en place le rituel de la batteuse.

On allait les uns chez les autres, on se rendait les journées : il fallait du monde pour faire tourner la machine, les postes de travail étant nombreux.

Le rythme de travail était rapide et soutenu, d'où l'expression comme à la batteuse. Pendant que les conducteurs de la batteuse, les batoserés, déplaçaient le matériel d'une ferme à l'autre, les autres ouvriers sont invités à manger. Les repas étaient ordinairement plantureux et rapprochés, chaque maison voulant satisfaire à la tradition qui veut qu'on nourrisse ses travailleurs. La boisson était offerte sans parcimonie, pour faire descendre la pussa (la poussière)... L'ambiance était conviviale : les farces, la rigolade, parfois aussi les querelles ! Malheur à qui avait le foie fragile et les poumons délicats !

La batteuse à l'ancienne (dans ses équipements revus et corrigés avec le tracteur et la botteleuse pour la paille) a tenu le coup un bon demi-siècle jusqu'à l'arrivée de la moissonneuse-batteuse dans la décennie 1950-60.

La première vague de batteuses arrivée dans le secteur n'a pas suscité de vocation à Mognard-Epersy, puisque c'est une entreprise d'une commune voisine qui a effectué chez nous plusieurs campagnes, jusqu'en cette année 1920 où le projet d'achat et d'utilisation d'une batteuse dans le cadre syndical a vu le jour. C'était une façon nouvelle, différente d'aborder le problème. Le pourquoi et le comment de la chose ont été présentés et commentés dans Le bulletin des Syndicats des agriculteurs de la Savoie du 1er février 1922.

Alexandre Burnaz, le secrétaire du Syndicat Agricole intercommunal de Mognard-Epersy, écrivait à ce journal pour donner, expérience à l'appui, son opinion dans un débat qui s'était instauré dans le département sur le problème des gros équipements en région de petite culture.

Agriculteur à Epersy, âgé d'une quarantaine d'années à l'époque, père de famille nombreuse, Alexandre Burnaz a laissé le souvenir d'un homme dynamique, actif, mutualiste convaincu, d'un tempérament combatif. Il a été sans aucun doute le fer de lance de l'opération batteuse syndicale, mais il est clair qu'une telle expérience n'a pu être lancée et conduite avec succès un certain nombre d'années sans la participation active d'hommes issus des deux communes.

Ci-dessous la lettre d'A. Burnaz et le commentaire de conclusion publiés le 1er Février 1922 dans « *Le bulletin des Syndicats des agriculteurs de la Savoie* ».

« Monsieur le Directeur,

Comme suite à la lettre de M. Vyssoud, du Bourget-du-Lac, parue dans le bulletin du Syndicat des Agriculteurs au sujet des battages, je viens vous donner les résultats des deux premières années de fonctionnement de notre batteuse syndicale afin que ceux que cela intéresse puissent bénéficier de notre expérience et éviter des tâtonnements.

En se basant sur nos statuts (identiques à ceux des Syndicats de l'Union du Sud-Est, qui nous permettent d'acheter outils et machines diverses pour l'usage exclusif de nos membres), nous avons acquis en 1920 une machine à battre et une locomobile 5-10 H. P. de la Société Française de Vierzon, qui neuves nous sont revenues franco gare Albens à 30.135 francs.

Cette somme fut très rapidement couverte par souscription entre tous les membres du Syndicat. Les parts étaient de 1.000, 500, 200 et 100 francs, rapportant un intérêt fixe de 4 %. Le résultat dépassa nos espérances : la souscription faite dans chaque hameau de notre commune par son administrateur rapporta 36.000 francs. Devant ce résultat, nous n'avons accepté que les souscriptions de 1000, 500 et 200 fr. afin de diminuer le nombre de parts à faire, celles-ci étant manuscrites, et d'éviter d'être obligé de rémunérer un capital trop fort.

Par suite de grève en 1920, nos machines ne nous parvinrent que fin août. Malgré cela la campagne se termina par un bénéfice net de 1.341 francs. qui furent aussitôt ristournés aux membres du Syndicat au prorata du nombre de sacs battus.

Quant à notre campagne de 1921, puisqu'on dit que les chiffres parlent mieux que les discours, voici notre bilan (chez nous, on a l'habitude de faire payer le battage au sac et non à l'heure (NDLR. Un sac ayant une contenance d'un hectolitre soit environ 80 kg), les résultats sont les suivants :

<i>Dépenses</i>		<i>Recettes</i>	
14,300 Kg de Charbon	2 654,00	Nb de sacs en 57 jours de battage	4 518
Huile et Graisse	389,30	Nb sacs par jour : 80 sacs	80
3 ouvriers	2 978,60	Prix de revient du sac	1,80
Assurance incendie	117,50		
Assurance accidents	523,45		
Intérêts	1 164,70		
Divers	294,30		
Total Dépenses	8 121,85	Total Recettes	8 132,40

Par décision du Conseil d'administration, le prix de battage du sac fut fixé à 3 fr. le sac, afin de nous permettre d'amortir 5.000 fr. Ce prix relativement élevé était encore inférieur à celui demandé par les entrepreneurs de battage, excepté dans les villages limitrophes où les entrepreneurs ont battu au même prix que le Syndicat ». Comme vous le disiez dans une de vos chroniques, c'est la formule à présent consacrée !

Non seulement nos adhérents ont été satisfaits du résultat obtenu, mais leur nombre a augmenté dans des proportions considérables. Au moment de l'achat de notre matériel nous étions 71, actuellement nous dépassons 203, si bien que nous allons être dans l'impossibilité de battre chez tous nos adhérents, à moins d'acheter une deuxième batteuse.

Comme le disait notre dévoué collègue M. Vyssou, il faut de l'énergie pour mener à bien une affaire semblable. Il faut aussi connaître un peu la partie afin de ne pas être pris au dépourvu si votre chef d'équipe vous est enlevé par quelques aimables concurrents dont le Syndicat est la bête noire.

Il ne faut pas se décourager pour si peu. « A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire », a dit un poète. Nous ne cherchons pas la gloire, nous autres, mais simplement la satisfaction du devoir accompli. Travailler à rendre le monde rural meilleur, lui apprendre à s'entre aider à se soutenir les uns les autres, voilà largement de quoi occuper l'activité d'un Syndicat.

Veillez agréer Monsieur le Directeur...,
A. BURNAZ,
Secrétaire du Syndicat agricole de Mognard-Epersy

A la lecture de cet article, permettons nous quelques remarques :

- Ce que nos aînés ont fait, il fallait oser le faire : ils ont été, avec une sérieuse avance, les précurseurs de l'action qui mèneront plus tard les CUMA (Coopératives d'Utilisation de Matériel Agricole).
- Le témoignage d'A. Burnaz s'arrête à la fin de la deuxième campagne. On sait que le syndicat de battage fonctionnera encore une bonne dizaine d'années pendant lesquelles le tracteur va remplacer la locomobile et d'autres matériels d'usage collectif viendront s'ajouter aux investissements du départ : trieur pour les blés destinés à être ré-ensemencés aux semailles qui suivent ; herse d'un type nouveau, concasseurs à grains...
- On est frappé par la faible moyenne des quantités battues par adhérent, de l'ordre de 18 quintaux pour la campagne de 1922. L'obligation de déplacer et de réinstaller plusieurs fois par jour un matériel encombrant avec des accès et des emplacements peu favorables devait être une lourde contrainte.
- On remarque aussi que le nombre des adhérents est bien supérieur à celui des exploitations agricoles de l'époque des deux communes. Ce qui veut dire que l'on a recruté hors des limites de Mognard-Epersy. C'est évidemment une marque de réussite, mais aussi une prise de risque. Plus on est nombreux, plus il est difficile de contenter tout le monde. La récolte du tabac, par exemple, s'accommodait mal d'un battage tardif.
- La lettre d'A. Burnaz ne cache rien du climat de rivalité et de l'âpreté des rapports entre le syndicat et certains entrepreneurs de la région. Ce climat était sans aucun doute malsain. Le syndicat de battage aurait pu être une expérience intéressante, il est au contraire devenu « la bête noire » des entrepreneurs.
- Cette affaire de batteuse syndicale a beaucoup exigé de ses promoteurs. On a aucune peine à croire A. Burnaz quand il écrit qu'il fallait beaucoup d'énergie pour mener une affaire semblable. Certains s'y sont usés. Alors on peut poser la question : l'enjeu en valait-il la chandelle ? Tant d'effort et de soucis pour gagner quelques sous par sac de blé ! A chacun sa réponse. Tout dépend de la manière dont on regarde les choses. Cette guéguerre, menée de l'extérieur, conjuguée à un effritement du dynamisme coopératif du départ finira par faire capoter l'expérience. Tout cela se terminera dans la confusion, la batteuse syndicale méritait beaucoup mieux que cela.

Joseph GUIGUE

